

On a chacun un rapport particulier avec le temps. Celui qui passe au quotidien, celui qui est passé et dont les traces subsistent. Le nôtre, celui des autres qui vivent au même moment, ou ont vécu avant nous. Celui que l'on espère voir vivre nos enfants.

Certains ont la mélancolie du passé, d'autres l'impatience de l'avenir. Parfois, l'un et l'autre, en oubliant le présent et risquant de le perdre.

Nos trois artistes d'aujourd'hui ne s'inscrivent pas dans la nostalgie, mais plutôt dans l'empreinte, pas dans la mélancolie mais dans le témoignage du moment, des moments de vie.

Pour l'une, Lucile Bertrand, pour relativiser les certitudes, qu'elles soient frontières, lieu de vie, ou de passage. La ligne imaginaire, concrétisée par des lois, des barrières, des murs parfois, est éminemment mouvante à travers le temps, et fait basculer les assurances et les habitudes, quand elle se meut. Quand les relations humaines la font bouger.

Son œuvre est un écho à la relativité des choses selon le temps qui passe, un encouragement à la modestie des certitudes, dont la force peut s'estomper avec ce temps. Elle ajoute à ses récits, un second volet qui est la représentation en creux, des traces du passé de vie, que musée lapidaire et musée Gaumais donnent à connaître

en plein. Une expression de la forme, de l'esprit de l'objet qui n'est pas, mais qui est représenté.

Pour la seconde, Myriam Hornard, par petites touches et objets, il s'agit de mesurer le temps perdu par ceux-là que la mort est venue cueillir avant même d'avoir vécu, qu'ils fussent jeunes soldats là-bas, ou jeunes enfants, ici dans son propos. Elle caractérise l'absence, le non devenir. Pas le regret, parce que le court temps vécu n'a pas encore permis de construire le regrettable.

Ici la mélancolie pourrait se construire, non pas sur le passé vécu, mais sur l'avenir absent. Sur le vide, le gâchis permis par d'autres qui dirigent, décident, provoquent les circonstances qui amènent l'anéantissement des meilleurs espoirs, des plus fortes envies de vivre, des promesses de lendemains heureux. Les tentures à l'étage, qui laissent entrer la lumière du dehors, tentent de garder le cocon de l'intérieur, protecteur, pour que le temps ne puisse s'enfuir trop vite.

Pour la troisième enfin, Sabrina Montiel-Soto, de l'eau des origines à la lumière du bout, les moments agités, secoués, erratiques, ne perturbent pas la ligne du temps qui s'écoule inexorablement, milliseconde après milliseconde, seconde, heure, année, siècle, ère après ère. Sa fragilité exprimée n'est pas celle du temps, mais celle de la vie, des êtres et des choses. Son squelette est reconstitué de morceaux, d'objets, d'espaces et de temps différents, mais dont

l'assemblage donne une variation des possibles, une sorte de relativité appliquée...Chacun peut trouver un souvenir personnel qu'il s'approprie, sans perturber la cohésion construite, variable, dont les éléments peuvent s'assembler différemment, sans perdre leur qualité propre. Les histoires peuvent être différentes, l'origine et la fin, le cheminement fondamental, sont les mêmes, inexorablement. Ailleurs dans les deux musées, ses lignes retracent le temps par des signes clairs, explicites, qui rappellent l'évidence que l'on oublie en séquençant les choses.

Les traversées de ces trois artistes, chacune proposant la sienne, convergent vers une même perception du temps comme une chose précieuse et fragile, qui mérite d'être appréhendée avec soin et conscience.

10.09.22 BP